

leMag

rendez-vous culturel du Courrier

FESTIVAL Genève vibre pour la culture électronique sous toutes ses formes durant quatre jours. Rencontre avec le trio organisateur et entretien avec Guillaume Kosmicki, musicologue vétérinaire des «free parties» techno.



Photo. La salle comble du Palladium l'an dernier. Entre 15 000 et 20 000 personnes sont attendues pour le cru 2011 d'Electron ce week-end. DR

Electron, toujours plus libre

RODERIC MOUNIR

Visionner le clip promotionnel d'Electron, c'est prendre la mesure d'un événement qui, sans les déserrer, déborde largement les pistes de danse pour s'élaner dans toutes les directions, des plus ludiques aux plus pointues. Comment résumer un festival qui condense en un week-end de Pâques pas moins de 120 propositions internationales – musique, danse, cinéma, conférences et ateliers confondus?

A priori, rien de commun entre la techno intuitive d'Agoria, l'électro-pop glamour de Miss Kittin, l'accompagnement musical du classique de Buñuel *Un Chien andalou* par Alain Weber, le tandem pointilliste formé par Carsten Nicolai, alias Alva Noto, et Blixa Bargeld du légendaire groupe industriel Einstürzende Neubauten, le minimalisme exigeant du Japonais Rioji Ikeda, le post-hip-hop du Sud-Africain Spoek Mathambo, les performances dansées de Myriam Gourfink, associée au compositeur Kasper T. Toeplitz, et Yann Marussich avec Carter Tutti, duo ayant officié chez les pionniers *noise* Throbbing Gristle, sans oublier un focus sur la scène électronique indienne, un autre sur le skateboard, et la visite guidée des dispositifs de surveillance vidéo en ville de Genève.

Voilà pour le survol de ce pléthorique «festival des cultures électroniques de Genève», dont la

8^e édition démarre aujourd'hui pour s'achever dimanche. Ce cru 2011, qui devrait attirer entre 15 000 et 20 000 personnes, illustre le mélange d'audace artistique, de candeur festive et d'efficacité logistique de l'association Headfun: issue de la très alternative Usine, elle pilote un événement qui se hisse désormais au rang des manifestations phares de la culture numérique aux côtés des Nuits sonores de Lyon, de la Transmediale de Berlin et de Sonar à Barcelone.

La coordinatrice générale d'Electron, Emmanuelle Dorsaz, et les deux responsables de la programmation, Jérôme Soudan et André Joye, ne cachent pas leur appréhension. Ils semblent néanmoins sur un petit nuage et confient vouloir «s'émerveiller et profiter le plus possible de l'événement». Ce qui ne doit pas être chose aisée: il y a quelques années, Electron quittait les murs de l'Usine pour se glisser dans une multitude de lieux allant du Palladium à l'Alhambra, au Grütli, à la salle de l'ADC, la Fonderie Kugler, l'AMR, le Bâtiment d'art contemporain (BAC), avec même un détour mémorable par le hall du Bâtiment des forces motrices en 2007. Cette année, c'est la patinoire extérieure des Vernets qui est mise à contribution, transformée en piste de danse pouvant accueillir 2000 personnes.

Folie des grandeurs? L'an dernier, trois soirées étaient complètes à l'avance. En croissance régu-

lière, Electron subit la crise des espaces disponibles tandis que le Palladium s'apprête à fermer pour travaux, suivi par l'Alhambra. «C'est l'incertitude pour 2012. Nous avons visité des complexes sportifs du canton, confie André Joye. Mais le but n'est pas de croquer à tout prix. Nous aurions pu demander la grande patinoire en programmant une grosse tête d'affiche, mais cela ne nous intéresse pas.» Une vision partagée par Jérôme Soudan: «Nous ne ferons jamais David Guetta, même si c'est le genre de proposition que nous recevons désormais. Electron recherche la cohérence entre une programmation de qualité et l'équilibre financier, pour un concept situé au centre-ville.»

BIENVEILLANCE DE LA VILLE

Exercice d'équilibriste à l'heure où les riverains toisent la culture noctambule d'un œil suspicieux, avec la tentation, pour les autorités, de leur emboîter le pas. Pourtant – on l'a constaté jusque dans les propos de la candidate libérale au conseil administratif, dans ces mêmes colonnes –, Electron jouit d'une bienveillance enviable. «C'est vrai que notre image est bonne, mais il y a encore des blocages administratifs», constate Emmanuelle Dorsaz, sans en dire plus. Avec son budget d'1,5 million de francs, le festival commence à peser lourd dans le paysage.

Mais à l'inverse de beaucoup d'autres manifestations spécialisées, la billetterie et les bars assurent 80% des rentrées. Le reste est couvert par divers partenariats, par l'aide ponctuelle de Pro Helvetia et de l'Etat, et surtout par une convention quadriennale qu'Electron s'apprête à signer avec la Ville: elle lui assurera 130 000 francs par an – en incluant toutefois Présences électroniques, le cousin électroacoustique parisien d'Electron, que le trio est parvenu à importer sur sol genevois (la première édition a eu lieu en décembre dernier au Zoo et à l'Alhambra). A quoi s'ajoutent 80 000 francs du Fonds municipal d'art contemporain pour les expos d'Electron au BAC.

De quoi voir l'avenir sereinement en développant l'approche pluridisciplinaire, favorisée par la complémentarité entre Jérôme Soudan, lui-même plasticien et compositeur issu de la musique électro-industrielle, et André Joye, plus orienté *dancefloor*, DJ et ancien responsable de la programmation du Zoo. Leur conception polymorphe de la culture électronique découle «d'une multitude de pratiques et d'outils contemporains, de la voiture au téléphone en passant par les alarmes et les voix dans les gares et les aéroports, explique Jérôme Soudan. Tout est robotisé et répliqué à l'infini.» ●●●

Electron Festival.

Du 21 au 24 avril à Genève. Programme complet et renseignements pratiques sur www.electronfestival.ch

¹ Promenade: sa 23 avril, départ du BAC à 14h.

Table ronde.

Sa 23 avril à 16h au Théâtre du Grütli, «Street skate & Free party. Les espaces libres comme lieu de manifestation.»

Lire.

Guillaume Kosmicki, *Free Party - Une histoire, des histoires*, Ed. Le Mot et le reste, 2010; *Musiques électroniques - Des avant-gardes aux dance floors*, Ed. Le Mot et le reste, 2009

Photos.

Jérôme Soudan, au premier plan avec un skateboard aux couleurs d'Electron, Emmanuelle Dorsaz et André Joye, aux abords de la patinoire extérieure des Vernets transformée en piste de danse géante.

JEAN-PATRICK

DI SILVESTRO

Ci-dessous: Guillaume

Kosmicki.

DR



●●● A partir de ce constat purement technique, il y a la place pour une éthique, par exemple celle du *hacker*, auquel Electron accorde une place cette année: une manière de ne pas céder aux sirènes de la technophilie béate, ni masquer des enjeux démocratiques importants. Qui contrôle quoi, qui écoute et regarde qui? Eléments de réponse dans ces ballades organisées par le Medienne Bitnik, des Zurichois experts en piratage des systèmes de «sécurisation de l'espace public» (comprendre: surveillance vidéo) et dont l'une des performances a consisté à pirater l'Opéra de Zurich en diffusant gratuitement un spectacle par téléphone via des capteurs dissimulés dans l'institution¹.

Réhabiliter l'esprit critique en débattant avec le musicologue Guillaume Kosmicki des *free parties* des années 1990, hé-

ritières des rassemblements de l'époque hippie, et du skateboard en tant qu'appropriation créative de l'espace urbain; découvrir la nouvelle lutherie électronique avec les experts Alain Crevoisier et Atau Tanaka; décloisonner électronique, rock, danse contemporaine et vidéo: autant d'enjeux qu'Electron brasse avec une vigueur éclairée. Formé au Conservatoire avant de se convertir à l'électronique, Jérôme Soudan se souvient du temps, pas si éloigné, «où les chorégraphes sollicités par Electron appelaient d'abord l'ADC pour se renseigner sur notre compte. A nos yeux, il était logique que tous les arts se rejoignent.» Et si on l'interroge sur ses rêves les plus fous, le programmeur imagine «l'adaptation de thèmes classiques par des DJs et un orchestre au Grand Théâtre». En 2012?



Le «beat» et l'utopie

PROPOS RECUEILLIS PAR BENOÎT PERRIER

Skateurs, teufeurs, même combat? Dans le cadre du Festival Electron, le musicologue Guillaume Kosmicki débat samedi avec des acteurs genevois de la culture et du skate des «espaces libres comme lieu de manifestation», une problématique commune au skate et à la techno underground. Le premier se joue du mobilier urbain, exploitant rampes et marches d'escalier comme surfaces ou tremplins à figures. Quant à la seconde, elle a connu toutes sortes de détournements d'endroits, de la halle industrielle transformée en club à la piscine Molitor investie par le collectif Heretik et 2000 danseurs en 2001, en passant par nombre de fêtes sauvages dans les villes, à leur périphérie ou à la campagne. Un mouvement né à la fois d'une volonté d'indépendance des acteurs et d'une idéologie du partage, et rendu possible par la portabilité nouvelle d'une musique qui ne nécessite que deux platines vinyle, un mixeur et de grosses baffles pour transformer n'importe quel espace en zone d'évolution festive.

En la matière, Guillaume Kosmicki a une expérience de première en main puisqu'il a fréquenté pendant plus de quinze ans le milieu français des *free parties* – ces raves souvent en extérieur organisées plus ou moins en catimini dès la fin des années 1980. Il en a tiré un livre, recueil de témoignages qui détaille l'idéologie de cette scène dont l'éthique – anticonsumérisme, anonymat et *do it yourself* – a profondément marqué la musique électronique.

Joint par téléphone, il ne renie en rien les idéaux qu'il a connus. Si son analyse n'en donne pas un portrait en négatif, elle explore les demi-teintes qui colorent les cultures électroniques.

La techno est-elle une musique urbaine?

Guillaume Kosmicki: A la base, oui. Elle naît dans un contexte urbain, joue sur son aspect mécanique et emploie la régularité implacable des sons industriels. Mais de nombreux *sound systems* (groupe de musiciens possédant leur propre équipement de sonorisation, ndlr) se montent avec des gens qui ne viennent pas de la ville; on voit aussi de plus en plus cette musique dans des villages perdus, notamment parce qu'il est plus facile d'y être discret.

Quel est le lien entre ces déplacements de lieux et le son qu'on y diffuse?

– Le fait que la *free party* est une culture

du squat se voit jusque dans sa musique. Celle-ci est faite à partir d'échantillons sonores, des samples, remettant en cause la notion de propriété intellectuelle. Ce dernier point trouve un écho flagrant dans l'utilisation festive, parfois clandestine, d'espaces dont ce n'est pas la destination première.

Quelle est l'importance de la transe dans ces activités musicales?

– Elle est évidente. Cette musique de l'hédonisme – dans ses structures même, sa longueur, son flux ininterrompu – est construite pour la transe, ainsi que les dispositifs dans lesquels elle est mise en place.

Malgré le relatif déclin de cette pratique, cela fait plus de vingt ans que des *sound systems* sillonnent l'Europe en organisant des fêtes techno spontanées. Ont-ils inventé un mode de vie?

– Oui, il y a quelque chose de tout à fait particulier dans l'existence de ces nomades. Ils ont des manières de faire propres, des rites, des croyances, des valeurs. Ce phénomène est aussi remarquable dans la dimension de la vie communautaire, de la hiérarchie ou de son absence. Tout le monde s'investit et met tout en commun, l'argent notamment, pour le même but, le même principe.

Et là, le vétéran des *free parties* que vous êtes participe à un festival gigantesque et payant...

– Certes, je me retrouve beaucoup plus dans une fête à l'extérieur, sans entrée ni sortie, avec des tarifs tirés vers le bas qui sont des tarifs d'échange, de donation, de troc. Mais je suis conscient que des choses tout à fait spectaculaires ne peuvent pas être présentées sous ces auspices-là. J'aime voir un spectacle et des artistes dans une mise en place qui ne pourrait pas se faire en *do it yourself*. De la même manière, j'aime écouter des concerts de musique classique où, à l'opposé d'une fête *free* où tout le monde est acteur, le spectateur se doit au silence et à la concentration.

L'équipe qui pilote Electron est issue du milieu alternatif. Un phénomène courant: ces personnes aiment ce qu'elles ont longtemps fait de manière underground et ne veulent pas arrêter. Si elles ont acquis dans leurs pratiques précédentes des moyens et des connaissances qui leur permettent de continuer à une autre échelle, tant mieux.

ROMAN Dans «Malarrosa», Hernán Rivera Letelier nous emmène au Chili au temps des compagnies salpêtrières, à la rencontre de personnages aussi colorés que surprenants.

Le mirage des existences

LAURENCE LANIER

«Voilà comment naissent les mirages: par la grâce de qui les regarde. Car un mirage n'existe que par le regard, comme Dieu n'existe que si on y pense. C'est ainsi que naît un mirage et c'est ainsi qu'il meurt, qu'il s'évanouit, qu'il s'évapore comme le reflet sur la rétine de celui qui voyait en lui une rose fragile, fugace, éthérée, aussi irréelle que l'écho de l'imagination.» Quatre phrases qui résument parfaitement les trop courtes existences des personnages de *Malarrosa*: aussi éphémères que les mirages, ils naissent sous nos yeux, s'épanouissent à la lecture et puis, petit à petit, les pages se tournent, les vies s'effritent, s'assèchent pour finalement disparaître sous le féroce soleil du désert d'Atacama lorsque la dernière ligne du roman est inévitablement avalée.

Fidèle à ses décors de prédilection – le désert et les mines de salpêtre – déjà souvent exploités dans ses précédents romans tels que *La Reine Isabel chantait des chansons d'amour* ou *Le Virtuose*, l'auteur chilien et ancien mineur Hernán Rivera Letelier situe une fois encore l'action de son roman dans le désert d'Atacama, au cœur des compagnies salpêtrières en crise. Ma-

larrosa est le nom dont l'héroïne, une petite fille d'à peine treize ans, a hérité par erreur: «Elle devait s'appeler Malvarrosa mais, à cause d'une erreur de l'officier de l'état civil ou parce que son écrivain de père était trop soûl en allant la déclarer, elle finit par s'appeler Malarrosa.» Le ton est donné: un père négligent qui préfère jouer au poker tous les meubles de la maison plutôt que de s'occuper de sa fille, une mère qui décède prématurément dans ses bras d'enfant, le meilleur ami de son père, brute au cœur tendre, qui s'entiche de la tantouse du bordel Le Poncho Déchiré, un lieutenant de police vicelard et impuissant, un as du poker à onze doigts, un glacial entrepreneur de pompes funèbres prompt à mesurer ses clients et une ribambelle de sympathiques prostituées forment les personnages de ce roman haut en couleurs.

ENTRE RÉALITÉ ET FICTION

Malarrosa raconte l'histoire d'une petite fille «marquée par le destin» et de son entourage. Mais l'auteur s'attache à donner à son récit des allures de réel. L'histoire se déroule dans les années 1930, une dizaine d'années après le véritable massacre de San Gregorio initié par l'administrateur Daniel Jones López – cité dans le roman –,

qui opposa les ouvriers des mines aux directeurs durant la crise du salpêtre. Le père de Malarrosa et son meilleur ami, survivants fictifs, ont trouvé refuge dans le village chilien de Yungay, qui existe bel et bien mais dont l'auteur fait un village fantôme et un lieu de perte. Pour appuyer cette authenticité, le narrateur tente de faire croire qu'il a été le témoin de leur vie: «Sous l'effet de la peur, n'importe qui pouvait se tromper (...). Ou pire encore mon pote, n'importe lequel d'entre nous peut être confondu avec l'assassin, accusé, et même pris à partie.»

TERMES CRUS ET LYRISME

Un narrateur dont la position est ambiguë car mal définie: ses quelques apostrophes – «mon pote» – ne réussissent pas à créer l'illusion d'un narrateur-personnage et déstabilisent le lecteur qui se croyait face à un narrateur omniscient. De plus, la familiarité de ses intrusions – sûrement moins abruptes en espagnol – paraissent en inadéquation avec le niveau de langage ambiant qui, bien que parfois cru, reste souvent lyrique: «Le ciel du désert, haut, diaphane, explicite, est une éclatante célébration d'étoiles magnifiées par l'obscurité qui prétend les voiler; des étoiles qui

font briller et resplendir leur lumière naissante, de toutes les tailles de luminosité, étoiles proches ou lointaines, étoiles inaccessibles, [...] aérolithes – réunis en grappes, là, à deux doigts de son ivresse.»

FRESQUE LATINO-AMÉRICAINE

Malarrosa, c'est aussi une fresque de la culture latino-américaine, que ce soit par l'ambiance mystique qui règne au détour des pages ou par cet humour mordant qui parvient à décrire même les scènes les plus affreuses avec une sorte de détachement comique. Ainsi la «chochette» du Poncho Déchiré s'adressant au premier client – un vendeur d'oiseaux – de la jeune Malarrosa: «Si vraiment tout un tas d'oiseaux peuvent se poser en enfilade sur ta branche, fais bien attention, sale fripouille, ménage la petite. Et, surtout, laisse quelques pioupious à l'extérieur, sinon je te jure de te la raccourcir moi-même d'un coup de hache et de te transformer en soprano.» L'auteur ne s'encombre jamais de jugements de valeur ou de morale, les notions de bien ou de mal sont laissées à l'appréciation du lecteur qui se sent libre d'éprouver haine, dégoût ou sympathie envers des personnages bien campés et toujours fascinants.

Hernán Rivera Letelier,

Malarrosa, traduit de l'espagnol par Bertille Hausberg, Ed. Métailié, 2011, 200 pp.

Hernán Rivera Letelier est né à Talca, au Chili, en 1950. Il a longtemps travaillé comme mineur pour les compagnies salpêtrières. À vingt ans, il émigre à Antofagasta où il suit des cours du soir pour apprendre à lire et à écrire. Il commence les études secondaires à 25 ans. Il a reçu le prix du Conseil national du livre du Chili pour ses deux premiers romans.

LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

5 GENÈVE

L'adieu des vendeuses à leur CCT



7 SUISSE

UBS et Credit Suisse seront tenus à l'œil par la Confédération

leMag
rendez-vous culturel du Courrier



ELECTRON, **21**
TOUJOURS
PLUS LIBRE

FESTIVAL • GENÈVE VIBRE POUR LA CULTURE ÉLECTRONIQUE SOUS TOUTES SES FORMES DURANT QUATRE JOURS.

CINÉMA • L'IRANIENNE SHIRIN NESHAT IMPRESSIONNE AVEC *WOMEN WITHOUT MEN*, UN CONTE POLITIQUE ET FÉMINISTE **23**

PORTRAIT • DENIS JUTZELER, CHEF OPÉRATEUR D'ALAIN TANNER, MET SON TALENT AU SERVICE DE LA PHOTO **24**

9 Le **repas de Pâques** tire son origines des coutumes judéo-chrétiennes mais également de rites païens liés au printemps

3 Les enseignants genevois sont prêts à lancer un référendum contre l'école le **mercredi matin**. Charles Beer tente encore de négocier